

INTRO CULTE



« Généralement, nous sommes dans la volonté de Dieu du moment que nous menons le genre de vie qu'il veut pour nous. »

Dallas Willard



« Dieu créa les êtres humains comme une image de lui-même ; il les créa homme et femme. »

Genèse 1 : 27

Puisque dans sa sagesse et son amour, Dieu a créé son image humaine sous les traits d'hommes et de femmes, il va falloir que nous parlions de sexe puisque différences entre hommes et femmes il y a. Tentons pour commencer de définir l'ensemble du spectre que recouvre le mot « sexe ».

- Le terme « sexe » et ses dérivés viennent du latin *secare*, qui signifie « couper », comme dans « section » ou « sécateur ». La sexualité est donc la coupure, la ligne de démarcation qui partage en deux le monde du vivant, entre le sexe mâle (*ou masculin*) et le sexe femelle (*ou féminin*).
- Prennent également le nom de « sexe », les attributs sexuels masculins et féminins qui les différencient : l'individu sexué possède un sexe qui est partie de son corps, et qui constitue un organe parmi ses organes.

- Comme les deux sexes jouent chacun leur rôle dans la reproduction en s'unissant, les mots « sexe » et « sexualité » désignent également, la force qui les pousse à s'unir. On parlera alors de la puissance du sexe.
- Enfin, par un procédé rhétorique, on lie le terme sexe au concept de « pratiques sexuelles », de mettre en œuvre des facultés sexuelles.

Le sexe, c'est avoir des relations sexuelles. En anglais, on dit d'ailleurs « to have sex » pour parler d'une relation sexuelle avec quelqu'un. Nous l'avons dit la semaine passée, l'homme et la femme ne sont pas des animaux comme ceux créés avant eux dans le récit de la Genèse, mais bien les suzerains désignés par Dieu pour régner en son Nom sur la création; même s'il faut relever que les autres espèces créées sont elles aussi sexuées en mâles et femelles. On peut donc affirmer que si l'anthropologie parle d'*homo sapiens*, la Bible parle, elle, d'un être-image créé pour entrer en relation avec son alter ego, et avec Dieu, un *homo theologicus* donc. C'est le sens de l'exclusivité donnée à l'homme par le souffle de vie divin :

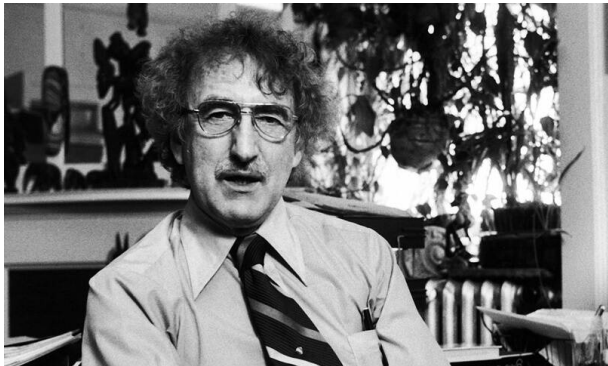
« Le Seigneur Dieu prit de la poussière du sol et en façonna un être humain. Puis il lui insuffla dans les narines le souffle de vie, et cet être humain devint vivant ».

Ge 2 : 7

L'être humain est donc capable de communion avec les autres, mais aussi et surtout avec Dieu. Le genre humain bénéficie donc, lui aussi, de la différenciation sexuelle. L'humanité se partage entre individus mâles et femelles, et se reproduit par leur union. C'est la génétique qui nous renseigne sur le caractère sexuel primitif : la paire de chromosomes XX fait le sexe féminin et la paire XY le sexe masculin. Les caractères que les hormones font se dessiner, si le programme s'exécute sans accrocs, sont les organes génitaux, anatomiquement complémentaires, qui permettent l'accouplement et la fécondation. Nous aurons tous remarqué que les organes sexuels masculins et féminins sont les seuls anatomiquement compatibles entre eux. Même quand il s'agit de prises électriques, on parle de prise mâle ou femelle. Si je parle « d'accros », c'est parce que malheureusement ceux-ci existent. Il existe des cas extrêmement rares d'enfants qui, à la naissance, présentent un sexe incertain; c'est ce qu'on appelle l'hermaphrodisme. On parle aussi de pseudohermaphrodisme, par exemple, pour une fille dotée d'ovaires, de trompes et d'un utérus mais dont les organes génitaux externes présentent l'apparence masculine. Cette réalité objective de corps incertains doit être distinguée du sentiment d'incertitude qu'éprouvent des personnes qui se ressentent comme filles dans un corps de garçon ou inversement. C'est là le décalage entre la perception psychologique et la réalité physique qui a été théorisé sous le vocable américain « gender » et traduit ensuite en français par genre. Rappelons donc la donnée objective et biblique. Nous naissons de sexe masculin ou féminin. Nous recevons donc notre identité sexuelle à la naissance, mais elle se construit également dans un contexte familial, social et culturel. Nous serons, je pense, tous bien d'accord pour reconnaître qu'une jeune fille élevée en Inde ou au Pakistan ne sera pas la même jeune fille que celle éduquée en Europe; mais elles restent toutes des jeunes filles. Dire cela et le reconnaître, ce n'est pas pour autant adhérer à la théorie du genre. Le « gender » est donc d'abord et au départ, un concept théorique et psychologique forgé pour rendre compte du décalage auquel les médecins et les psychologues ont été confrontés chez un petit nombre d'enfants, entre sexe biologique et perception psychologique. Notre manière d'être fille ou garçon, homme ou femme, est influencée, comme nous l'avons déjà dit, par le contexte familial, social et culturel. C'est incontestable. Et que cette influence, en véhiculant des stéréotypes qui nuisent à la reconnaissance des personnes, soit critiquable, c'est là encore une évidence. Si je reprends ma comparaison de tout à l'heure, il est clair que la jeune fille pakistanaise risque beaucoup plus d'être enfermée dans certains types de stéréotypes que celle d'Europe, qui

sera elle influencée par d'autres courants de pensée. Tout cela pour redire avec conviction que l'éducation et la culture peuvent déterminer en partie le type de jeune fille que l'on devient, mais cela ne fait pas d'une jeune fille autre chose qu'une fille.

Ce qui pose problème avec la théorie du genre, c'est l'affirmation, sur base de ce concept, que c'est l'éducation et les autres éléments culturels et sociaux et non la nature qui détermine le sexe.



C'est à partir de cette théorie que le psychologue **John Money** (1921-2006) a recommandé aux parents d'un petit David, castré accidentellement, de l'éduquer comme une fille. A son adolescence, il a découvert qu'il n'était pas une fille, contrairement à ce que lui avaient toujours dit ses parents. David a fini par se suicider¹. Ce dangereux réductionnisme psychologique qui nie la nature a été critiqué par des psychologues eux-mêmes, tels que le pédopsychiatre

Christian Flavigny² qui écrit ceci :

« La détermination sociale n'intervient que de manière secondaire, contrairement à ce qu'estime la « théorie du genre ».



Le problème du concept de « gender », c'est que loin d'être limité à une théorie psychologique ou à l'étude de la différence de traitement entre l'homme et la femme (*gender studies*), il est devenu une arme dans un combat idéologique. D'abord utilisé par des féministes pour contester un ordre



social considéré comme patriarcal, il a ensuite été poussé à l'extrême par la philosophe américaine **Judith Butler** (née en 1956), qui en est venue à affirmer que le « gender » comme orientation sexuelle est indépendant du sexe anatomique. Etant elle-même homosexuelle, elle a utilisé ce concept pour contester l'hétérosexualité, vue par elle comme une norme sociale oppressive imposée de l'extérieur. Elle l'a fait dans un but éminemment politique : que les personnes homosexuelles, transsexuelles, etc. (*qu'en anglais on appelle queer*, « bizarre ») soient mieux acceptées dans l'espace public. C'est le « Q » du sigle « LGBTQ ». Au fond, elle affirme qu'il est injuste que ces comportements soient considérés par la société comme contre-nature, étant donné que pour elle, il n'y a pas de nature en matière

d'identité sexuelle, il n'y a que des constructions sociales, les « genres », qui peuvent varier. Judith Butler ne nie pas qu'il existe un sexe biologique, elle affirme une indétermination du genre! Ce qui signifie que d'après elle, on ne peut pas vraiment dire ce que c'est qu'être un homme ou une femme. On a qualifié ces affirmations de théorie *queer* du genre. Si l'on peut comprendre son sentiment d'injustice face aux mauvais traitements que subissent des personnes homosexuelles, sa théorie n'en est pas moins fautive et nocive :

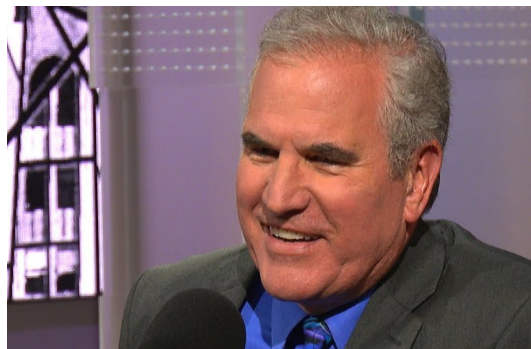
¹ Patricia Mercader, « Hommes et femmes, la construction de la différence », le Pommier, 2010, p.129-130

² Christian Flavigny, « La querelle du genre, faut-il enseigner le gender au Lycée ? PUF, 2012, p.28

- **fausse**, car contrairement à ce que cette dame affirme, elle nie bel et bien la réalité des corps sexués.
- **nocive**, car elle aboutit à une neutralisation de la différence des sexes au profit d'une division de l'humanité entre sexualités; plus entre sexe homme-femme, mais entre sexualités.

Il est extrêmement grave que des idéologues présentent cette théorie d'un sexe entièrement et uniquement construit socialement comme une vérité, et prétendent imposer une vision asexuée du monde à des enfants dès leur plus jeune âge. En fait, et je cite ici le docteur et psychologue américain **Leonard Sax** :

« Ces tentatives d'éducation neutralisant la différence des sexes produisent l'effet inverse : elles poussent les adolescents à chercher ailleurs des modèles et à s'identifier à des stéréotypes caricaturaux : hypersexualisation de l'apparence pour les adolescentes, identification à des personnages de jeux vidéo violents pour les garçons »³.



C'est une chose de reconnaître le mal-être de certains êtres, les mauvais traitements subis par d'autres ou la discrimination faite aux femmes, mais de là à gommer toutes références à la réalité qui porte l'humanité depuis que le monde est monde, il y a un gouffre! Pourtant, de plus en plus de monde le franchit aujourd'hui allègrement sans penser aux conséquences. De nos jours, en Suède, on interdit aux instituteurs de maternelle d'utiliser les pronoms personnels masculins ou féminins quand ils s'adressent à leurs élèves, afin de ne pas les stigmatiser dans des rôles prédéterminés et ne pas influencer sur les choix de genre que les enfants feront plus tard. Les instituteurs doivent utiliser le pronom personnel neutre. Surtout ne pas faire comprendre aux petites filles qu'elles sont des filles et aux petits garçons qu'ils sont des garçons. L'avenir le leur dira! Devinez sur quelle théorie repose cette approche? Nous sommes, au mieux, dans une tentative de gommage de ce qui fait la spécificité homme-femme et dans l'installation d'une philosophie basée sur une construction sociale axée sur la neutralité du genre, et au pire, dans l'installation du concept de genre comme référence éducative. On raconte l'anecdote suivante.

Une maman, afin de ne pas influencer l'évolution de sa fille vers un sexe ou l'autre et ayant le désir qu'elle puisse « choisir » librement, avait décidé de lui offrir un camion de pompiers pour jouer une partie de la semaine, et une poupée et des robes, une autre partie de la semaine. La petite histoire dit, qu'après quelques temps, la maman a retrouvé le camion de pompiers : il portait une robe!



C'est aussi en Suède que, depuis des années, on tente le plus de gommer les différences entre les hommes et les femmes, tout cela en vue de l'émergence d'une société plus juste et plus égalitaire. Cela sonne bien. Même s'il faut comprendre encore une fois par-là que l'on tente de gommer les spécificités des hommes et des femmes, les hommes étant des femmes et des mères comme les autres! Si ce n'est que les études démontrent, d'après le psychologue clinicien **Jordan Peterson** entre autres, que la société scandinave est celle où le fossé entre hommes et femmes s'est le

³ Dr Leonard Sax, « pourquoi les garçons perdent pied et les filles se mettent en danger, JC Lattes, 2014

plus creusé. Comment est-ce possible? Tout simplement parce que, plus on tente d'effacer les différences entre les sexes par une construction culturelle et sociale, plus on augmente les différences, plus elles se marquent. Cela ne marche pas. Ce qui marche en revanche, c'est la pression sur les épaules des uns et des autres à devenir ce qu'ils ne sont pas. Une société peut et même doit permettre l'égalité des chances, mais pas à n'importe quel prix, et certainement pas au prix de la nature profonde des choses et des êtres, tels qu'ils ont été pensés et voulus par Dieu! ***Souvenez-vous...***

L'homme n'appelle le mal bien qu'à son détriment.

S'il y a, par exemple, plus d'ingénieurs parmi les hommes et plus d'infirmières parmi les femmes, c'est tout simplement parce que cela est lié à leur être profond, à la différence qui fait qu'un homme n'est pas une femme et vice versa. Ce que des milliers d'études ont d'ailleurs établi et confirmé en mettant en exergue que les hommes étaient naturellement plus portés vers les choses et les femmes vers les personnes. Ce qu'une société doit faire, c'est de permettre à des femmes de devenir ingénieurs s'ils elles en ont le désir et les capacités, et à des hommes de devenir infirmiers pour les mêmes raisons; mais elle ne peut pas tenter d'influer artificiellement sur l'ordonnement que la nature enseigne et que Dieu a voulu. Cela n'a donc pas beaucoup de sens d'imposer une parité homme-femme chez les ingénieurs, pas plus que dans le domaine médical. Là où Dieu avait créé un ordre en distinguant l'homme et la femme et en les appelant à l'amour et à la complémentarité, l'utilisation du concept de « genre » crée du désordre, de la division et de la confusion. Il est néanmoins deux choses dont nous devons être conscients :

- ◆ On confond parfois l'ordre créé par Dieu avec sa déformation sexiste qui est malheureusement trop souvent encore une réalité; j'entends par là, la perpétuation des stéréotypes sociaux et non des rôles créationnels concernant la place de l'homme et de la femme. Autrement dit, maltraiter les femmes, les rabaisser à un rôle purement domestique, les considérer comme des citoyens de second ordre, leur refuser l'égalité intrinsèque avec l'homme, n'est pas ce que Dieu enseigne des rapports entre l'homme et la femme dans sa Parole. C'est là, l'exemple même de ce que la Bible dénonce : une expression parmi d'autres du péché de l'homme!
- ◆ Ensuite, il s'agit encore moins de confondre cet ordre pensé par Dieu avec la haine envers les personnes homosexuelles qui contrevient au commandement d'aimer son prochain⁴. Dieu ne déteste pas les homosexuels, Il les aime. Et il peut le faire car Il ne confond pas, Lui, le trouble avec l'être humain. J'aborderai l'homosexualité dans un prochain message.

Pour Dieu, il n'y a pas l'homosexualité, il y a des homosexuels qui ne se limitent pas à leurs pratiques sexuelles même si elles posent problème au créateur. Les homosexuels sont des pécheurs comme nous le sommes tous, et personne n'ira en « enfer » parce qu'il est homosexuel, pas plus que d'autres iront au « paradis » parce qu'ils sont hétérosexuels. Par rapport à ceux qui dévient de l'ordre créé par Dieu, nous avons à nous rappeler que nous sommes tous des déviants au regard de la volonté de Dieu, que Jésus n'est pas venu en ce monde pour les bien portants mais pour les malades⁵. Son attitude d'amour et d'accueil envers toutes les personnes en marge devrait être notre modèle. Il est notoire qu'il va au-devant d'eux non pour les juger ni les conforter dans leur marginalité, mais pour leur offrir une vie nouvelle, une liberté nouvelle. Jésus est d'ailleurs aussi

⁴ Lévitique 19 : 18

⁵ Matthieu 9 : 12

un modèle de liberté par rapport aux enfermements de tous « genres » sociaux, et rapports traditionnels hommes-femmes. Les disciples ont d'ailleurs été choqués par cette liberté à plus d'une reprise. Par exemple, quand ils l'ont vu parler avec une femme seule, non juive de surcroît, ce qui était inconcevable dans sa culture. L'Évangile nous dit que : « *les disciples étaient étonnés de ce qu'il parlait avec une femme* »⁶. Ils n'ont considéré la femme samaritaine que selon son « genre » et la place que cette femme occupait dans leur culture. Les genres féminin et masculin sont une création de Dieu qui se manifestent dans l'apparence biologique des sexes, mais quant à leur construction sociale au sein des sociétés, prenons garde de ne pas stigmatiser ou réduire le champ des possibles au nom d'une pseudo volonté de Dieu. Cette femme samaritaine était d'abord un être humain aimé de Dieu et Jésus, avant d'être le stéréotype genré de l'époque. Il faut encore rappeler que : « *si tout est permis, tout n'est pas utile; si tout est permis, je ne me laisserai néanmoins asservir par rien* »⁷. Nous savons qu'il existe de nos jours, une forme rare et extrême de désir de modifier son corps. C'est ce qu'on appelle le transsexualisme. Si je devais tenter de dire la souffrance d'un transsexuel, car il ne faut pas nier cette souffrance, je dirais que le transsexuel vit un divorce entre son corps et son esprit; souvent dès l'enfance, il se sent fille dans un corps de garçon ou garçon dans un corps de fille. Arrivés à l'âge adulte, ce divorce pousse certains à vouloir conformer leur corps à leur esprit en lui imposant une modification visant à lui attribuer le sexe qu'ils souhaitent, par traitement hormonal et intervention chirurgicale. Ne le cachons pas, il s'agit d'un traitement lourd, mutilant et irréversible, qui rend stérile et supprime tout plaisir lié au sexe génital; car l'on est ici dans l'apparence des choses. Le choc pour les familles est, quant à lui, aussi violent que la souffrance est réelle pour le transsexuel. Nous avons beau savoir en tant que chrétiens attachés à la vérité de Dieu révélée dans la Bible que ne pas accepter son sexe est une chose touchant aux fondements mêmes de l'humanité créée par Dieu, la question reste posée quant à l'origine de ce trouble. Je n'ai ni les compétences ni la prétention d'être exhaustif sur le sujet, je vais me contenter d'en donner certaines explications qui, dans l'absolu, n'engagent que leurs auteurs.



Le psychanalyste **Robert Stoller**⁸ suppose que, pour le garçon – le plus souvent il s'agit de garçons –, ce désir prend son origine dans un lien fusionnel avec la mère : le transsexuel primaire aurait vécu, je cite : « *une relation symbiotique trop gratifiante avec sa mère* ». Nous serions donc en présence d'une sorte de nostalgie d'un paradis perdu. Pour la fille, il s'agirait en revanche d'une « *forme d'homosexualité* » et de « *l'effet d'un traumatisme...inconscient* »⁹.



Pour la théologienne britannique **Elisabeth Moberly**¹⁰, l'origine du désir de changer de sexe est la rupture traumatique avec le parent du même sexe, qui empêche l'indentification sexuelle. Elle voit dans le désir de changer de sexe la recherche de l'amour du parent manquant, ce qui fait que : « *Le premier problème éthique et psychologique du changement de sexe par un acte chirurgical, c'est qu'il ne guérit pas « l'enfant qui pleure »* »¹¹. La chirurgie ne guérit pas « l'enfant

⁶ Jean 4 : 27

⁷ 1 Corinthiens 6 : 12

⁸ Robert J. Stoller, sex and gender. The transsexual experiment, vol 2, Hogarth Press

⁹ Sylvie Sésé-Leger, art. « Transsexualisme », dans Encyclopaedia Universalis, 2008, vol.23, col.1049

¹⁰ Elisabeth Moberly, Homosexuality : A christian ethic, Lutterworth, 1993.

¹¹ Cité dans l'art. « transsexualism » dans New dictionary of Christian Ethics and Pastoral Theology, 1995.

qui pleure ». Pour être souvent plébiscitée, il semblerait en effet que celle-ci ne soit pas toujours satisfaisante.

Nancy Verhelst était née fille dans une famille belge qui comptait déjà trois garçons et qui en désirait un quatrième. Rejetée par ses parents, elle a recours à 47 ans à la chirurgie pour être transformée en homme. Insatisfaite des effets obtenus, elle a demandé aux médecins de l'euthanasier, ce qu'ils ont accepté au motif que sa souffrance psychique était insupportable¹².

Il est bien entendu évident que tous les transsexuels opérés n'en arrivent pas là. D'après la



psychiatre française **Nadine Grafeille**¹³, 95% des 100 premiers transsexuels opérés en France se sont déclarés très satisfaits sur le plan psychologique. Il n'empêche que cette même psychiatre se pose la question du détournement éthique de la médecine : *« Quand la médecine se substitue au Créateur, cela nous renvoie aux limites : jusqu'où peut-on aller? »*. Elle fait cependant le constat « d'une incapacité actuelle à traiter le problème autrement » pour des personnes résistantes à toutes psychothérapie. Elle précise encore : *« Les transsexuels qui ont recours au seul travail psychothérapeutique restent revendicateurs, insatisfaits, interrompent le suivi, ont recours à de multiples mutilations, à des actes illégaux et asociaux, à des tentatives de suicide »*.

En souffrance, insatisfaits et suicidaires, n'est-ce pas là une définition parmi d'autres de l'homme livré au mal et au péché? Car, nous nous devons de regarder la réalité en face, le désir de ces transsexuels, s'il vient interpeller la médecine et la société, vient également interpeller notre foi!

Le Dieu créateur se serait-il trompé en réunissant des corps masculins et des âmes féminines et l'inverse?

- Que devons-nous faire de cette notion de « ressenti » psychologique?
- Tout ce que je ressens, pour réel que puisse être ce ressenti, est-il toujours juste?
- Ne faudrait-il pas dès lors travailler sur la justesse et la légitimité du ressenti, plutôt que de s'attaquer à la souffrance produite par le ressenti en tentant de l'éradiquer par des traitements extrêmes?
- La souffrance porte souvent à notre attention la réalité d'un problème, mais allons-nous nous contenter de ne traiter que la souffrance?
- Que faire aussi de la notion de gérance créationnelle confiée à l'homme?
- N'ai-je pas une certaine liberté dans cette gérance?



Oui, certainement, nous ne sommes pas des robots, mais à une condition : que cela ne s'éloigne pas du cadre voulu par Dieu. Un changement de sexe, nier sa volonté de m'avoir fait homme ou femme, c'est, malgré toute la souffrance de ces personnes, sortir du cadre voulu par le créateur. Certains d'entre vous se rappellent peut-être **Sy Rogers**.

¹² « Après un changement de sexe raté, un Belge obtient le droit à l'euthanasie », Le Monde, 2.10.2013

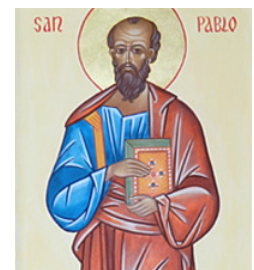
¹³ Nadine Grafeille, « Ethique et transsexualisme », sexologies, vol XII, n°43, p44-45.

Il était transgenre et se dirigeait vers l'hôpital où il devait se faire opérer pour devenir enfin une femme. En route, il allume la radio et tombe sur l'interview d'un pasteur. Sans trop savoir pourquoi, il dépasse l'hôpital et se rend dans l'église de ce pasteur. Là, il est accueilli par la communauté en tant que femme et sous le prénom féminin qu'il portait depuis des années. Sy sait que le pasteur et les membres de la communauté ne sont pas dupes, ils savent bien qu'il est un homme, mais ils l'accueillent tel qu'il est ou pense être. Il a fallu du temps, bien entendu, un accompagnement, beaucoup d'amour aussi, et une conversion profonde pour que, quelques années plus tard, Sy puisse « faire la paix » avec son sexe biologique, se marier et devenir père de deux filles.

Comme notre Seigneur est un Dieu qui se sert parfois de la souffrance pour en tirer du bien, Sy a exercé par la suite un ministère pastoral à Singapour, où il traitait en particulier les problèmes d'ordre sexuel. Je n'oublierai jamais l'enseignement qu'il a donné à Bruxelles au début des années nonante. Il nous avait expliqué entre autres combien une approche biblique de sa problématique lui avait permis de comprendre l'origine de son mal être : un rapport désastreux à son père; dès lors, il ne voulait plus être porteur du sexe de son père. Il a rejoint la maison de son Père céleste depuis peu à l'âge de 64 ans, et je remercie notre Seigneur pour sa vie et son ministère auprès de tous ces gens en souffrance. Le cas de Sy et de tant d'autres de nos jours doivent nous faire réfléchir. On naît fille ou garçon, mais il peut y avoir des facteurs qui nous empêchent de devenir ce que nous sommes ou qui brouillent ce que nous sommes : déficit de testostérone, surcharge d'œstrogène, histoire de famille perturbée, comme dans le cas de Sy. Ce dont sa vie témoigne, c'est que nous ne sommes pas condamnés à rester enfermés dans une histoire familiale déstructurante ou par une influence sociétale néfaste, et que des rencontres guérissantes, celle de Dieu bien-sûr, mais aussi celle d'une communauté aimante et d'une femme aimante, peuvent permettre un chemin nouveau réconciliant l'âme d'abord; chemin qui aboutit à une réconciliation du corps et de l'esprit.

« Il n'y a plus ni Juif ni non-Juif, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme, car vous êtes tous un en Jésus-Christ ».

Ga 3 : 28



En affirmant qu'il n'y a plus ni homme ni femme, Paul n'annonce pas l'abolition des sexes, bien au contraire : il annonce l'égalité devant Dieu d'une nouvelle humanité unie en Christ. N'est-ce pas cela qui reste la bonne nouvelle pour tous et peut-être en particulier pour ceux et celles qui vont jusqu'à douter de leur sexe même? Nous l'avons dit, l'homme a une place à part dans le monde créé. Les données de la révélation biblique qui nous parlent de « la pensée de l'éternité » que Dieu a placée dans le cœur de l'homme¹⁴ sont confirmées par l'homme lui-même, par ce qui lui est propre : la réflexion, le langage, l'élaboration des sciences et des sagesse, la production artistique, la transformation de la nature. Tout cela représente une différence gigantesque et sans équivalent dans la création. Les grands primates peuvent sans conteste jouer aux petites voitures, compter jusqu'à dix ou reconnaître des formes, mais ils n'écrivent pas de poésie, ni de romans et n'envoient pas de satellites dans l'espace. Le côté unique de l'humain se révèle jusque dans sa sexualité. Il n'est, par exemple, pas soumis à la périodicité de l'acte sexuel, ce qu'on appelle le rut. Puisqu'il n'y a pas pour l'homme la périodicité du rut, cela implique qu'il y a un choix nécessaire à faire et que l'on passe de « l'animalité » de l'acte, à la notion d'amour et de « faire l'amour ». Faire l'amour est donc normalement une activité librement consentie et qui fait intervenir la parole.

¹⁴ Ecclésiaste 3 : 11



Albert Koestler, l'écrivain et essayiste hongrois, disait, paraît-il : *« Pour plus de la moitié, l'amour se fait avec des mots »*. L'une des plus belles illustrations de cela, est que l'homme est quasi le seul être sur cette planète – à l'exception de certains primates avancés, mais cela reste très rare –, à pouvoir faire l'amour face à face, les yeux dans les yeux. Ce caractère hautement personnel se démontre dans la pudeur de la nudité. La nudité étant réservée à un être unique. Cette pudeur est inconnue chez l'animal. C'est d'ailleurs parce que j'ai conscience que je suis un sujet exposé au regard de l'autre que je suis gêné de m'exposer. Seule l'alliance librement consentie entre deux êtres permet cet heureux dévoilement de ce

que l'autre a de plus précieux, et le don de soi total et unique. Le propre de la sexualité humaine accomplie, c'est la compénétration entière du charnel et du spirituel : le fait que l'homme et la femme sont imbriqués l'un dans l'autre, influencés l'un par l'autre. Comme le disait **Céline** dans son roman *« Voyage au bout de la nuit »* : *« L'amour, c'est l'infini mis à portée des caniches »*.

On peut, malgré le cynisme de ces mots, y déceler une vérité profonde : dans ce moment qu'on pourrait croire uniquement biologique, c'est en fait la sensibilité au beau, au vrai, au bien, c'est la capacité pour l'infini qui se concrétise. Mais en même temps, le poème de l'amoureux, aussi sublime soit-il, n'aurait jamais été composé sans hormones.



La pleine satisfaction sexuelle est plus haute et bien plus entière que la simple satisfaction érotique. Le plaisir sexuel n'est vraiment un accroissement de l'être, il n'est une source de joie véritable, que lorsqu'il a cessé d'être partiel, aberrant; lorsqu'il s'est élevé jusqu'à l'amour capable de tendresse et d'altruisme; lorsqu'il s'est accordé, dans un équilibre psychique durable, avec les autres aspirations de l'individu. Le rapport sexuel ne peut exister seul et pour lui-même car il est pensé par le créateur comme acte de liberté et de dépendance à la fois, comme union de deux êtres uniques et exclusifs l'un pour l'autre. Faire l'amour, c'est se dire l'un à l'autre : *« Dieu t'a donné à moi et à personne d'autre, et je t'aimerai au travers de toutes les petites choses de la vie comme une promesse de Dieu, une manifestation de sa Présence »*.